Archive of SID

Deuxième Annèe, Numèro 4, Automne-Hiver 2006, Publiée en été 2008

La traduction des connotations culturelles: entre préservation de l'Etranger et acclimatation

Corinne WECKSTEEN
Université Lille-Nord
e-mail: wecksteen@hotmail.com

Résumé

Cet article se propose d'étudier la présence de l'Etranger/l'Autre dans les désignateurs culturels, car si le traducteur est un passeur de mots, c'est aussi un passeur de culture, le fait culturel étant « le propre de l'Autre […] qui fait partie intégrante du texte » (Cordonnier). A l'aide d'un corpus moderne composé de nouvelles et de romans anglais et américains du XXe siècle, je tente de voir comment les traducteurs opèrent pour faire passer la culture de l'Autre, sachant que celle-ci est souvent implicite et peut s'appréhender sous l'angle des connotations, puisque, si l'on en croit Martinet, « […] la culture n'est pas dans les dénotations, mais dans les connotations ». J'examine les problèmes que pose l'importation des connotations culturelles anglophones en français ainsi que les stratégies mises en œuvre par les traducteurs lorsqu'ils y sont confrontés, en tentant de dégager les facteurs qui orientent vers la préservation de l'étranger ou son acclimatation et ce que cela révèle du rapport dialogique entre les deux langues-cultures en contact.

Mots-clés: acclimatation, connotation, culture, étrange(r), implicite, sens, traduction.

www.SID.ir

Archive of SID

Introduction

Je me propose dans cet article d'interroger le rapport à l'Etranger qui est instauré lorsqu'un traducteur est confronté à la question des connotations culturelles. Le programme est ambitieux car les termes mêmes du sujet que je vais aborder posent problème. Il m'est évidemment impossible, dans le cadre restreint d'un article, de m'attarder trop longuement sur la définition de la connotation comme sur celle de la culture, au risque de consacrer tout mon temps aux prolégomènes et de négliger la partie proprement traductologique de l'étude.

Je me contenterai donc tout d'abord de dire que j'entendrai ici par culture ce que Jean-Louis Cordonnier appelle « le fait culturel qui est le propre de l'Autre, et qui fait partie intégrante du texte » (Cordonnier 1995: 11-12)[1] et que je me concentrerai en particulier sur les désignateurs culturels[2], encore appelés culturèmes, qui sont des noms propres ou des noms communs renvoyant à des référents extralinguistiques spécifiques d'une civilisation ou d'une culture. Le lien entre traduction et culture est très étroit, car la traduction est un mode de croisement des cultures, au point que Peter Newmark a pu dire: « Translation is now used as much to transmit knowledge and to create understanding between groups and nations, as to transmit culture » (Newmark 1995 [1988]: 10), Christiane Nord affirmant quant à elle: « Translating means comparing cultures » (Nord 1997: 34). C'est cette comparaison, cette confrontation des cultures par le prisme de la traduction qui va m'intéresser, puisqu'il s'agira de

1. Cordonnier utilise les concepts d'« Autre » et de « Même », pour lesquels il donne les définitions suivantes: « *Le Même* (avec majuscule) renvoie au groupe socio-culturel auquel j'appartiens. Suivant le contexte, il pourra se référer à différents niveaux (local, régional, national…), à l'intérieur du Monde occidental. Il pourra désigner également ce dernier dans sa totalité. *L'Autre* (avec majuscule), est cet être qui n'appartient pas à ma culture. Il désigne *l'Etranger* occidental, mais tout aussi bien l'étranger de culture non-occidentale, par conséquent *l'Etranger* en général. Quant à l'altérité, elle est la manifestation du problème anthropologique, psychanalytique, philosophique, linguistique, traductionnel » (Cordonnier 1995: 8, note 4).

2. Michel Ballard définit les désignateurs culturels, ou culturèmes, comme des « signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture » (Ballard 2003: 149).

www.SID.ir

Archive of SID

voir comment les traducteurs opèrent pour faire passer la culture de l'Autre.

Si le lien entre traduction et culture est avéré, il me semble que celui qui existe entre connotations et culture l'est aussi, puisque celle-ci pourrait se définir par celles-là:

> J'ose à peine rappeler, tellement il a été galvaudé, ce mot d'Edouard Herriot selon lequel la culture est ce qui reste lorsqu'on a tout oublié, et je ne suis pas sûr qu'il faille, en la matière, faire aussi résolument fi des connaissances. Mais on pourrait le paraphraser en disant que la culture n'est pas dans les dénotations, mais dans les connotations. (Martinet 1989 [1981]: 1292)[1]

Les connotations culturelles peuvent ainsi être considérées comme une sorte de « reste » dans l'analyse sémantique (Jean-René Ladmiral (1994 [1979]: 199) parle de « résidu » mais je préfère éviter ce terme en raison des connotations trop négatives qu'il me semble revêtir), une charge émotive souvent implicite et porteuse d'un sens qui, s'il s'inscrit de façon plus subtile et comme en filigrane par rapport à la dénotation, n'en est pas moins présent et bien réel. Le problème est de savoir si cet implicite culturel doit, ou peut, être rendu dans la traduction, et sous quelle forme. Comment le traducteur peut-il jouer son rôle de passeur, ou plutôt de contrebandier, pour reprendre la jolie métaphore de Fabrice Antoine:

> […] le traducteur est autant passeur de mots que passeur de culture, ou plutôt, dirais-je, il est passeur de mots et contrebandier de culture, tant la culture est discrètement véhiculée par les mots. Et c'est bien des mots, strictement, qu'il s'agit, lorsque l'on parle de lexiculturel: il ne s'agit plus de voir le discours seulement comme expression diffuse et globale à la

1. D'autres auteurs n'ont pas manqué de faire le rapprochement entre les deux concepts: c'est le cas de Cordonnier, qui précise que par « aspects culturels », on peut entendre « les connotations et les traits culturels, et le problème de leur importation dans la langue de traduction » (Cordonnier 2002: 40).

www.SID.ir

Archive of SID

> fois d'une culture, mais les lexies isolées, ou du moins un certain nombre d'entre elles, comme vecteurs de culture, comme dénotant et connotant à la fois. (Antoine 1999: 11)

Je me propose donc d'envisager les problèmes que pose la traduction des connotations culturelles, et en particulier celles qui sont véhiculées par les désignateurs culturels. Je vais les classer selon les deux grandes stratégies dégagées par Michel Ballard (2001: 109 sqq. et 2003: 154 sqq.), à savoir la préservation de l'étranger, de l'étrangéité, et la priorité au sens, qui rompt les liens avec l'implicite culturel du texte de départ. Dans cette dichotomie, on retrouve deux conceptions de la traduction de la culture qui s'affrontent encore aujourd'hui, mais qui étaient déjà formulées en 1813 par Friedrich Schleiermacher: « Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre » (Schleiermacher 1999: 49). Antoine Berman, traducteur de ce passage, le commente de la façon suivante:

> Dans le premier cas, le traducteur oblige le lecteur à sortir de lui-même, à faire un effort de décentrement pour percevoir l'auteur étranger dans son être d'étranger ; dans le second cas, il oblige l'auteur à se dépouiller de son étrangeté pour devenir familier au lecteur. Ce qui est intéressant ici, ce n'est pas tant la nature de la distinction (traduction ethnocentrique ou non ethnocentrique) que la manière dont elle est énoncée: un processus de rencontre intersubjectif. (Berman 1984: 235)

La façon dont sont traduits les désignateurs culturels révèle donc où en est le rapport dialogique entre deux cultures, ainsi que la conception que le traducteur se fait de son rôle de médiateur. Si l'on en croit Jean-Louis Cordonnier, la résistance en traduction vis-à-vis de la culture de l'Autre est inversement proportionnelle au degré d'ouverture et à l'ampleur du dialogue interculturel établi avec lui:

www.SID.ir

Archive of SID

> Plus [ce dialogue interculturel] est intense, plus se lève le voile qui sépare de l'implicite, et plus reculent les résistances à la traduction. La traduction gouverne la fréquentation de l'Autre, autant qu'elle est gouvernée par elle. (Cordonnier 1995: 179)

Si Jean-Louis Cordonnier, à la suite de Friedrich Schleiermacher et d'Antoine Berman, procède à une critique en règle de l'annexion, de l'ethnocentrisme[1], notamment à propos de l'étude de Claude Romney (1984) concernant la traduction des connotations culturelles dans *Alice au Pays des merveilles*, il faut toutefois ne pas perdre de vue qu'un certain équilibre semble nécessaire pour que l'ouverture à l'autre, à l'Etranger, ne nuise pas à la compréhension et à la communication:

> Aussi longtemps que l'on sent l'étranger, mais non l'étrangeté, la traduction a atteint ses buts suprêmes ; mais là où apparaît l'étrangeté comme telle, obscurcissant peut-être l'étranger, le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original. Le sentiment du lecteur non prévenu ne manquera guère ici la ligne de partage. (W. von Humboldt *in* Berman *Ibid.*: 246)

Cela dit, Antoine Berman indique à juste titre: « […] le problème, c'est de savoir si la ligne de partage entre l'étranger, *das Fremde*, et l'étrangeté, *die Fremdheit*, peut être « facilement » tracée » (Berman *Ibid*.: 246-247).

Je propose maintenant de voir la façon dont se déclinent ces conceptions de la traduction et comment elles s'inscrivent dans les textes, en examinant quelques exemples tirés d'un corpus composé de nouvelles et de romans de la fin du XIX^{e} et du XX^{ème} siècle, et en tentant de dégager les facteurs qui gouvernent le choix pour une stratégie ou pour une autre.

1. Préservation de l'Etranger/l'étrangéité

La préservation de l'étrangéité se présente sous différentes formes, selon

1. Cf. Cordonnier (1995, chapitre 5, pp. 167-186).

www.SID.ir

Archive of SID

que le traducteur fournit ou non certains indices permettant au lecteur du texte d'arrivée de déceler plus facilement la présence de connotations.

1.1. Le report seul

Le report seul se pratique généralement lorsque le désignateur culturel renvoie à un référent qui est devenu plus ou moins international et dont les connotations seront immédiatement perceptibles pour un locuteur de la langue-culture source:

> *Carrie looked about her on the luxurious furnishings. It was the second time she had ever been in a* ***Pullman*** *car in her life. (Dreiser: 287)*

> Carrie regarda autour d'elle les luxueuses installations. C'était la deuxième fois qu'elle montait dans un **Pullman**. (Santraud: 364)

La traductrice estime que la société des wagons-lits Pullman est bien connue des lecteurs français et que ceux-ci savent que son évocation connote le luxe, le confort. Elle reporte donc le terme, qui figure sous la forme d'une métonymie anthroponymique, puisque ce type de train est désigné directement par le nom du propriétaire de la société (« un Pullman »). Par ailleurs, on note que la narration, avec la référence au luxe et le caractère exceptionnel de la situation, fournit les éléments d'information éventuellement nécessaires au bon décodage de la valeur connotative du désignateur culturel.

Le pari que fait le traducteur sur les connaissances du lecteur ou sur sa capacité à deviner les connotations du désignateur culturel peut-être plus risqué:

> *'What else have you got there?' Ronald said.*
> *'Cod. You bake it in yoghurt with a sprinkle of marjoram and it tastes like halibut. […]'*
> *'Marjoram, where do you get marjoram?'*
> *'Oh,* ***Fortnum's****. You get all the herbs there. […]'*
> *'You must have it in you,' said Ronald, 'going all the way to Piccadilly*

www.SID.ir

Archive of SID

for herbs.' (Spark: 8)

« […]
— Qu'est-ce que tu as d'autre, là-dedans ? demanda Ronald.
— De la morue. Tu la fais cuire au four, dans du yaourt, avec une pincée de marjolaine: on croirait du flétan. […]
— De la marjolaine …où trouves-tu de la marjolaine ?
— Oh ! chez **Fortnum**. On y trouve toutes les fines herbes. […]
— Tu dois avoir la vocation, dit Ronald, pour faire tout ce chemin jusqu'à Piccadilly à seule fin de te procurer des fines herbes. […] » (Dilé: 10-11)

Le *LDELC* indique que *Fortnum and Mason* est « a famous department store in Piccadilly in London which is known especially for its fine-quality and expensive food products, and is thought of as being a fashionable place for people to go to afternoon tea ». Le lecteur qui ne connaît pas les connotations attachées à *Fortnum (and Mason)* en anglais ne peut se reposer que sur l'enchaînement narratif et sur la question de Ronald, qui s'étonne que son ami parvienne à trouver de la marjolaine. Ce n'est que par déduction, peut-être aléatoire, qu'il pourra associer raffinement et luxe à ce nom de magasin, dont l'homologue français pourrait être Fauchon à Paris.

Eirlys E. Davies note un problème similaire avec le report de *porridge* dans cet extrait de *Harry Potter à l'Ecole des Sorciers*:

His face went from red to green faster than a set of traffic lights. And it didn't stop there. Within seconds it was the greyish white of old ***porridge*** *(HPPS: 30-31 in Davies 2003: 73)*

Son teint passa alors du rouge au vert plus vite qu'un feu de signalisation. Et il n'en resta pas là. En quelques secondes, il était devenu d'un gris pâle de vieux **porridge**. (HPES: 40 *in* Davies: *Ibid*.)

Si le terme « porridge » figure dans les dictionnaires français, ce qui

www.SID.ir

Archive of SID

tendrait à montrer qu'il a été assimilé et qu'il s'agit d'un emprunt, il est peu vraisemblable que les petits Français visualisent vraiment la couleur, ainsi que les connotations, associées à ce plat, comme l'indique Eirlys E. Davies:

> Even if readers have some idea about what porridge is, they may fail to grasp the rather unpleasant connotations this food probably has for many British children, who think of it as a rather unattractive and unappetizing dish, all of which may have a bearing on the image of Mr Dursley conveyed here. (Davies: *Ibid*.)

Davies pense que le traducteur a voulu maintenir le désignateur culturel car il contribuait à évoquer un cadre typiquement britannique mais qu'il a jugé que les associations étaient d'importance mineure.

1.2. Le report assorti d'une explicitation du sens

Le traducteur peut juger qu'une explicitation des connotations implicites véhiculées par un désignateur culturel est nécessaire pour un meilleur accès au sens, sans pour autant sacrifier le caractère étranger du terme en question. Deux moyens s'offrent à lui, avec tout d'abord la note[1]:

1. Michel Ballard indique que la note « permet à la traduction d'assumer pleinement sa fonction: préservation de l'identité et de l'étrangéité dans le texte et le transfert des effets de sens en note » (Ballard 2001: 180). Jean-Louis Cordonnier exprime une idée similaire, tout en émettant quelques réserves: « […] si l'on n'en fait pas un usage immodéré, la note en bas de page (ou ailleurs) n'est pas considérée par nous comme la défaite du traducteur. Elle se situe dans la complémentation. Elle montre le non-dit et l'inconnu de l'Autre. Le rapport de la note au texte n'est pas le même dans l'écriture et dans le traduire. Dans le traduire, son rôle est d'informer sur la culture de l'Etranger. Elle doit se limiter à cela, et si elle va au-delà, elle dépasse la traduction et devient commentaire. La note n'est donc pas, comme on l'entend parfois, « la honte du traducteur » (voir la Préface de D. Aury, in Mounin 1963: VII-XII). Elle répond à l'incomplétude du langage et à l'insuffisance des échanges culturels. […] Mais la complémentation passe par d'autres voies, préférables à la note, en ce sens qu'elles n'interfèrent pas directement dans le processus de lecture. Accompagnant le texte traduit, il y a le glossaire, qui sert de relais à l'emprunt lexical. L'introduction, la préface, ou la postface, dont le rôle est double. Elles servent naturellement à replacer le texte traduit dans l'intertextualité et à donner les informations clés pour entrer dans l'œuvre. Mais elles ont pour rôle aussi, dans le cadre de l'éthique, de montrer la position du traducteur face à sa traduction, donc en fait, face à l'épistémè de son époque » (Cordonnier 1995: 182-183).

www.SID.ir

Archive of SID

> *The great **Pullman** was whirling onward with such dignity of motion that a glance from the window seemed simply to prove that the plains of Texas were pouring eastward. (Crane: 76)*
>
> Le grand **pullman** filait à toute vitesse avec une telle dignité dans son mouvement qu'un coup d'œil par la fenêtre semblait tout simplement prouver que les plaines du Texas refluaient vers l'est. (Morel: 77)

Pierre Morel indique en note de bas de page: « Il s'agit du nom de la société qui construisait ce type de wagon. Il était devenu synonyme de confort ». On notera tout d'abord l'usage irrégulier de la majuscule, qui figure dans le texte anglais mais pas dans la traduction française, ce qui montre que le nom propre désignant un référent culturel a un statut incertain. La mention du confort dans la note signale bien que le terme est évocateur pour un lecteur du TD. C'est à dessein que je reprends un exemple où figure le terme *Pullman*, afin de montrer les options qui s'offrent au traducteur, qui sont aussi fonction de la nature de l'édition: il s'agit en effet ici d'une nouvelle tirée d'une collection bilingue à vocation éducative, destinée à améliorer les connaissances du lecteur concernant l'anglais, sa civilisation, sa littérature et où les notes font partie intégrante de la traduction et constituent une sorte de sous-titrage permettant la transmission des connotations.

L'autre façon de donner accès au sens connotatif tout en maintenant le caractère étranger est de pratiquer l'incrémentialisation, qui consiste à intégrer le contenu d'une note dans la traduction à côté du désignateur. L'avantage de cette solution est qu'elle passe plus inaperçue que la note, que certains critiquent pour la rupture qu'elle occasionne dans la lecture:

> [La narratrice reçoit en cadeau un cahier à spirale qui va lui servir de journal.]
> *That evening over dinner she made such a solemn ceremony out of giving it to me that I felt like **Moses on Mount Sinai**. (Maupin: 3)*

www.SID.ir

Archive of SID

> Ce soir-là, pendant le dîner, elle m'a donné le cahier avec un air si cérémonieux que j'ai eu l'impression d'être **Moïse recevant les Tables de la Loi sur le Mont Sinaï**. (Rosso: 15)

Cet exemple présente un anthroponyme (*Moses*) et un toponyme (*Mount Sinai*) qui fonctionnent ici comme symboles d'une situation solennelle. Le traducteur a préféré insérer un élément de contextualisation (« recevant les Tables de la Loi »), sachant peut-être que les connotations bibliques sont en général moins connues d'un Français que d'un Anglais.

Cette méthode est celle que préconise Peter Newmark, qui met cependant en garde contre les dangers qu'elle peut présenter:

> Where possible, the additional information should be inserted within the text, since this does not interrupt the reader's flow of attention - translators tend to neglect this method too often. However, its disadvantage is that it blurs the distinction between the text and the translator's contribution, and it cannot be used for lengthy additions. (Newmark 1995 [1988]: 92)

Je voudrais à cet égard examiner l'extrait suivant:

> *Last night, in an effort to cheer, she made my favorite meal (pot roast) and regaled me with half a dozen **Jeffrey Dahmer jokes** she'd heard at work. (Maupin: 129)*

> Hier soir, décidée à me mettre de meilleure humeur, elle m'a préparé mon plat préféré (un pot-au-feu) et régalée d'une demi-douzaine de **blagues sur Jeffrey Dahmer (le tueur sadique)** qu'elle avait entendues à son travail. (Rosso: 161)

Le statut de Jeffrey Dahmer comme désignateur culturel est à mon avis lié à la symbolique onomastique, qui prend sa source dans la réalité

www.SID.ir

Archive of SID

historique ou les fictions culturelles, et où les noms propres peuvent acquérir une valeur exemplaire qui les fait devenir des référents culturels significatifs[1], même si leur compréhension est liée à un contexte particulier et peut devenir opaque au fil du temps. Cela étant dit, on remarque que François Rosso a intégré entre parenthèses les éléments connotatifs qui pouvaient manquer au lecteur du TA. Peter Newmark évoque un brouillage des repérages entre ce qui provient du TD (et donc de l'auteur) et ce qui émane du traducteur. Il est vrai que François Rosso rend plus visible ce qui était implicite dans le TD, mais on notera que cette solution s'insère très bien dans le texte, où figurait, dans la proposition précédente, une précision de la narratrice (et donc de l'auteur) entre parenthèses. Précisons toutefois que ceci n'est en général valable que pour des passages narratifs, dans la mesure où l'on verrait mal des locuteurs impliqués dans un dialogue commenter eux-mêmes leur discours pour le bénéfice d'un public de traduction.

1.3. Le transfert vers un référent culturel plus connu

La préservation de l'étrangéité du TD passe parfois par des voies détournées. Lorsque le report semble faire obstacle à la perception des connotations et que le traducteur ne recourt pas à l'explicitation, il peut choisir d'utiliser un autre désignateur de la langue-culture source.

Lorsque plusieurs désignations existent pour un même référent, le traducteur pourra choisir le terme plus connu du lecteur du TA, qui sera ainsi susceptible d'en percevoir les connotations:

> *I graduated from **New Haven** in 1915, just a quarter of a century after my father, and a little later I participated in that delayed Teutonic migration known as the Great War. (Fitzgerald: 7)*

> Diplômé de **Yale** en 1915, un quart de siècle jour pour jour après mon

1. On constatera d'ailleurs que ce nom figure dans le *LDELC*: (1960-1994) a US man who killed 17 men and boys between 1978 and 1991 and kept parts of their bodies in his home ».

www.SID.ir

Archive of SID

> père, j'ai très vite été confronté à la tentative avortée d'expansion germanique qu'on appelle: la Grande Guerre. (Tournier: 21)

Dans le TD, c'est la ville qui est utilisée comme désignateur, et non pas le nom de l'université qui s'y trouve, à laquelle s'attachent des connotations prestigieuses, puisque Yale est « an old and respected US university, established in 1701 in New Haven, Connecticut. Yale is one of the IVY LEAGUE colleges » (*LDELC*). Ceci est confirmé à l'entrée « Ivy League », qui comporte une longue « note culturelle » soulignant bien le caractère prestigieux et élitiste de l'établissement. On voit que Jacques Tournier utilise un désignateur qu'il estime plus parlant pour un lecteur francophone.

Signalons que c'est la solution également adoptée par Victor Llona, tandis que Michel Viel, dans une optique peut-être plus universitaire, opte pour la stratégie évoquée dans la section précédente:

> Je sortis de **New Haven** en 1915, tout juste un quart de siècle après mon père, et quelque temps plus tard je pris part à cette tardive migration teutonne que l'on a appelée la Grande Guerre. (Viel: 12-13)

Le report est accompagné d'une note du traducteur, qui précise: « New Haven: ville de l'Etat du Connecticut, siège de la célèbre Université de Yale ».

La stratégie du transfert vers un référent culturel plus connu peut être utilisée même lorsqu'il y a un léger décalage au niveau des référents, et ce transfert ne concerne pas que des toponymes, puisque j'en ai trouvé plusieurs autres illustrations. La première concerne un nom de magazine:

> She [Renee] is reading a back issue of ***Highlights for Children*** she found in the waiting room. (Maupin: 284)

> Elle [Renée] lit un vieux numéro de ***Readers' Digest*** qu'elle a trouvé dans la salle d'attente. (Rosso: 333)

www.SID.ir

Archive of SID

Le personnage de Renee lit *Highlights for Children*, un périodique pour enfants qui existe aux Etats-Unis depuis 1946. Il s'agit d'un indice sur les centres d'intérêt de Renee, qui est présentée comme une blonde pas très intellectuelle. La traduction par *Readers' Digest* [sic] peut sembler étrange de prime abord. Cependant, lorsque l'on sait que ce mensuel américain (qui paraît en France sous le titre *Sélection du Reader's Digest*) présente des articles divers (sur des faits de société variés) qu'on ne peut pas vraiment considérer comme des articles « de fond » et que, de plus, on admet couramment, un peu par plaisanterie, que c'est le genre de publication souvent rencontré dans les salles d'attente de dentiste ou de médecin (ce qui est le cas ici), on peut penser que ce transfert du titre est finalement assez heureux, puisqu'il évoque des connotations analogues pour un lecteur francophone, tout en préservant la référence à une publication américaine comme indice de l'anglicité du texte.

La seconde illustration montre que l'on peut passer d'un référent culturel figurant sous forme de nom commun à un nom propre connoté:

> [La narratrice sort de chez elle dans le plus simple appareil pour venir à la rescousse de sa colocataire, qui vient de se faire gifler par celui qui la ramène chez elle.]
> "OK, **cowboy**, get the fuck outa here!"
> This was me, thank you very much. I don't know *where* that **cowboy shit** came from or who I thought I was–Thelma and/or Louise, I guess–but the sheer audacity of the act produced the desired effect. (Maupin: 200)
>
> - Ça va comme ça, **Rambo**, tu peux aller te faire foutre !
> C'était moi, vous m'avez reconnue et je vous en remercie. J'ignore pourquoi je l'ai appelé **« Rambo »**, comme j'ignore pour qui je me suis prise à cet instant – Thelma et/ou Louise, probablement –, mais l'audace même de mon intervention a produit l'effet souhaité. (Rosso: 243)

Plutôt que d'utiliser le référent culturel du « cowboy », qui évoquera

www.SID.ir

Archive of SID

peut-être davantage des images des plaines du Far West que l'idée de quelqu'un de menaçant[1], le traducteur a pratiqué un transfert, en utilisant « Rambo », désignateur étranger connu dans la langue-culture d'arrivée et symbole de violence. Il parvient même ainsi à renforcer la logique interne de l'extrait, qui mentionne ensuite deux personnages tirés d'un autre film américain. Cette traduction, qui souligne davantage que dans le TD la présence d'un désignateur culturel, est en fait à la limite entre le transfert vers un autre référent et l'exotisation du signifiant, que je vais voir maintenant.

1.4. Exotisation du signifiant

Dans ce cas de figure, il y a apparition d'un désignateur culturel aux connotations bien connues du lectorat français mais ancrant le texte dans sa culture d'origine. Cette stratégie peut être vue comme le pendant de l'acclimatation, que j'examinerai plus loin, et peut constituer une compensation par rapport aux pertes ressenties ailleurs dans le texte:

> *"So you sing to Philip Blenheim. It's your tribute to him. The audience will be charmed, and he'll just have to stand there and* ***smile and take it****." (Maupin: 251)*
>
> - Eh bien tu chanteras pour Philip Blenheim. Ce sera ta manière à toi de lui rendre hommage. Le public trouvera ça charmant, et tout ce qu'il pourra faire, c'est rester planté sur place et t'écouter avec **un sourire Ultra-Brite**. (Rosso: 298)

Il faut signaler que ce roman est truffé de référents culturels, et que malgré la politique déclarée de l'éditeur dans sa préface, où il dit vouloir donner accès à la civilisation américaine en en préservant la plus grande

1. Le *Petit Robert* en donne la définition suivante: « Gardien de troupeaux de bovins, dans l'ouest des Etats-Unis, personnage essentiel de la légende de l'Ouest ».

www.SID.ir

Archive of SID

partie, certains d'entre eux ont été abandonnés. On peut penser que le traducteur a ici saisi l'occasion d'insérer un référent culturel non présent dans le TD afin de compenser des pertes constatées ailleurs. *Ultra-Brite* est une marque de dentifrice de la société américaine *Colgate-Palmolive*, et l'image qui y est en général associée est celle véhiculée par la publicité, avec un large sourire éclatant montrant toutes les dents et paraissant presque forcé, connotations qui correspondent parfaitement à la dénotation du TD (*smile and take it*).

Pour conclure cette première partie, on peut dire que la préservation de l'étrangéité peut s'expliquer par divers facteurs, liés à la connaissance partagée des connotations véhiculées par le désignateur culturel ou au pari fait par le traducteur, qui compte sur les éléments narratifs et les capacités de déduction et d'ouverture de son lecteur potentiel, à moins qu'il n'estime que les connotations sont inessentielles et que leur non-perception est accessoire dans l'économie du texte. Il peut également décider d'offrir au lecteur un texte mâtiné d'explicitation, une sorte de traduction-commentaire, qui permet d'insérer le sens connoté à côté du signifiant étranger, grâce notamment à la note ou à l'incrémentialisation. Enfin, la présence de l'Etranger peut passer par des voies détournées, avec le recours à un désignateur culturel différent de celui qui figure dans le TD mais appartenant toujours à la culture d'origine et possédant des connotations similaires, voire l'insertion d'un nouveau désignateur renforçant le caractère exotique du texte ou compensant une entropie ressentie ailleurs. Cela étant, le traducteur peut décider de faciliter la lecture en donnant la priorité au signifié et non plus au signifiant, stratégie que je vais examiner maintenant.

2. Priorité au sens et acclimatation

Cette seconde grande stratégie se subdivise elle-même en deux: soit l'on gomme les désignateurs culturels du TD en pratiquant une substitution sémantique ou en les omettant purement et simplement, soit on les remplace par des désignateurs culturels appartenant à la langue-culture d'arrivée, ce

www.SID.ir

Archive of SID

qui constitue une acclimatation.

2.1. Gommage des référents culturels

2.1.1. Substitution sémantique

Le désignateur culturel du TD disparaît en tant que tel, mais la charge connotative qu'il véhiculait implicitement est explicitée dans le TA:

> [Il est question de la guerre du Golfe de 1991. Les voisins de la narratrice ont accroché des rubans jaunes à tous les réverbères de la rue pour fêter la victoire.]
> *"The war is over," I yelled. "Stop gloating."*
> *"We're just showing the boys how we feel."*
> *True enough, when you think about it. Like everybody else around here, the Bob Stoates can barely contain their delight over finally having kicked some foreign butt. The shame of Vietnam is behind them at last, magically erased by* ***that nifty little Super Bowl of a war*** *they all just watched on television. Never mind that we flattened a country, polluted an ocean, and incinerated two thousand people - the Bob Stoates are once again proud to be Americans. (Maupin: 20)*

Le *Super Bowl* désigne aux Etats-Unis la finale du championnat de football américain, qui a lieu un dimanche de la fin du mois de janvier. Elle est très suivie et est retransmise devant des millions de téléspectateurs: il s'agit d'un événement majeur aux enjeux financiers et médiatiques énormes. Le terme fonctionne donc comme une sorte de métaphore du sport-spectacle principalement contrôlé par les médias. Le football américain étant très peu connu en France[1], le traducteur n'a pas conservé ce trait culturel[1] mais a

1. Le *Télé 7 Jours* du 28/01/06 au 03/02/06 indique d'ailleurs « le Super Bowl, la finale du championnat NFL de football américain, […] », ce qui montre que l'incrémentialisation, vue en 1.2, n'est pas limitée à la traduction mais peut apparaître dès lors qu'un contact interculturel est établi.

www.SID.ir

Archive of SID

préféré y substituer une forme de définition signalant le lien entre la guerre qui a été menée et une certaine forme de cinéma (américain):

> - La guerre est finie ! lui ai-je lancé. Plus besoin d'en faire toute une histoire.
> - Eh oui !…C'est pour montrer notre joie à tous ces braves garçons !
> Effectivement. Comme tout le monde par ici, les Stoate ont peine à réfréner leur exultation à la pensée que nos « p'tits gars » ont fini par botter le cul aux métèques qui ont osé se frotter à eux. La honte du Viêt-nam est enfin effacée, gommée comme par magie par **cette super-production militaire** dont ils ont tous dévoré les images à la télévision. Peu importe que nous ayons ravagé un pays, pollué un océan et carbonisé deux cent mille personnes: les Stoate sont de nouveau fiers d'être américains. (Rosso: 34)

Un Cordonnier qualifiera cette pratique d'éthnocentrisme et préférera sûrement une traduction qui préserve l'étrangéité du texte de départ. Les solutions existent et je pourrais proposer plusieurs variantes: « cette petite guerre rondement menée et aussi médiatisée que le Super Bowl/que la finale du Super Bowl/que le championnat du Super Bowl ; cette petite guerre rondement menée qu'ils ont suivie à la télé comme la finale du Super Bowl ». Le problème, bien sûr, est de trouver une formulation qui ne casse pas le rythme du texte et ne l'allonge pas trop. Les deux stratégies peuvent donc se concevoir, et chacune a ses mérites, mais elles nous renvoient à deux

1. C'est la solution que semble également privilégier Fortunato Israël lorsque des expressions liées à d'autres sports typiquement américains sont employées de façon métaphorique: « Dans les romans américains, par exemple, on trouve beaucoup d'allusions au base-ball. Peu de Français savent exactement quelles sont les règles de ce sport si populaire aux Etats-Unis qu'il a envahi la langue et donné lieu à toutes sortes de métaphores. Moi, je ne suis pas pour les garder parce qu'un lecteur français ne comprendra pas. Aussi faut-il trouver des métaphores, des allusions qui lui soient directement accessibles. La traduction ne peut faire abstraction du destinataire. Un texte a été écrit en fonction d'un public donné. Lorsqu'il est traduit, il se trouve décontextualisé, c'est-à-dire coupé du milieu qui l'a vu naître et projeté vers de nouveaux lecteurs pour lesquels il n'a pas été initialement conçu et dont les besoins doivent aussi être pris en compte » (Israël 1991: 38-39).

www.SID.ir

Archive of SID

conceptions théoriques qui paraissent irréductibles.

La substitution sémantique peut intervenir lorsque, dans le TD, figure une métonymie toponymique, puisque le lieu est mis pour l'activité qui s'y déroule:

*He had changed since his **New Haven years**. (Fitzgerald: 11)*

Il avait bien changé depuis nos **années d'étudiant**. (Tournier: 25)

Si l'on compare à l'exemple proposé *supra* en 1.3., on remarque que le même traducteur a ici occulté la référence culturelle pour n'en conserver que le côté sémantique. Il faut signaler que ce passage se situe après la mention de « *New Haven*/Yale ». On voit donc que le traducteur peut changer de stratégie, en tenant compte des exigences plus ou moins fortes liées à la fonction du désignateur en contexte. Il s'agit cependant d'une option qui est du ressort du traducteur, en toute subjectivité, car la consultation des deux autres traductions montre que Michel Viel conserve « New Haven », tandis que Victor Llona réutilise la solution à laquelle il avait déjà eu recours auparavant (« Yale »).

La substitution sémantique peut se faire sur le mode de l'hyperonymisation. L'observation de corpus montre que celle-ci se fait souvent par ce que Michel Ballard a appelé le « retour à la catégorie des noms communs avec utilisation du désignateur de la classe d'objets » (Ballard 2001: 115), en particulier lorsque le traducteur est confronté à des noms de marque qui n'appartiennent pas à la langue-culture cible[1].

1. Fabrice Antoine donne l'exemple suivant: « […] selon le degré de généricité que le nom de marque peut acquérir, il est susceptible de se charger encore davantage de lexiculture: sa banalisation témoigne de son intégration totale dans sa culture d'origine et la traduction risque d'avoir des difficultés à rendre compte de tout ce que le mot suggère. On conçoit aisément qu'une référence à la marque de gazinière « Aga » sous la plume d'un Britannique ne parlera pas de la même façon à un Français […] » (Antoine 1999: 13). Signalons qu'un dictionnaire comme le *LDELC*, qui met l'accent sur le (lexi)culturel, fait état des connotations qui y sont attachées, en précisant dans la définition: « Agas […] are very expensive. They are popular with MIDDLE CLASS people who live (or would like to live) in the country, and have large kitchens ».

www.SID.ir

Archive of SID

Toutefois, j'en ai relevé des occurrences plus étonnantes, et probablement liées aux connotations, puisqu'elles concernent des marques communes aux deux cultures en contact[1]:

> *I waved goodbye from the front door, watching until his rusty* ***Civic*** *had rounded the corner, out of sight. (Maupin: 108)*

> Je lui fis au revoir de la main, puis regardai sa **guimbarde** rouillée s'éloigner et disparaître au coin de la rue. (Rosso: 137)

Civic est un modèle de voiture, produit par la marque Honda, qui existe aussi bien aux Etats-Unis qu'en France. Pourquoi le traducteur a-t-il renoncé à reporter le nom « Civic », pour utiliser le terme « guimbarde », qui fait référence à une vieille voiture délabrée ?[2] L'adjectif *rusty* aurait-il motivé ce choix ? Cela dit, il faut savoir qu'aux Etats-Unis, la taille moyenne d'une voiture est bien supérieure à celle que l'on trouve en France et qu'ainsi, au regard des autres véhicules circulant sur les routes américaines, une Honda Civic paraîtra minuscule, ce qui ne sera pas forcément le cas dans notre pays. « Guimbarde » a peut-être le mérite de rendre, autrement, les connotations négatives attachées au véhicule du personnage, mais l'occultation même de « Civic » ne permet donc pas au lecteur de faire le lien entre ce modèle et

1. Fabrice Antoine donne deux exemples intéressants montrant les différences de connotations attachées à la même marque: « On comprend […] que « Filofax » ne dénote qu'un objet pour le Français alors qu'il a été porteur de connotations de snobisme pour un Anglais. On aura peut-être plus de mal à envisager qu'un nom de marque comme Évian ou Perrier soit connoté aux Etats-Unis, ce qu'il n'est pas en France, et donc qu'un nom de marque puisse acquérir une charge lexiculturelle différente ou nouvelle hors des frontières où il est né, en quelque sorte, devenir une manière de faux ami du traducteur » (Antoine 1999: 13). Ici également, le *LDELC* rend compte des connotations en indiquant: « Filofaxes were especially associated with YUPPIE*S* in the 1980s ».

2. François Rosso persiste à utiliser cette stratégie, puisque j'ai relevé l'exemple suivant: *When we arrived at the hotel, I stood up in the front seat of the* ***Civic*** *to check out the scene. (Maupin: 271) /*« Quand nous fûmes arrivés à hauteur de l'hôtel, je me dressai sur le siège de la **vieille guimbarde** de Jeff pour prendre la température de l'ambiance » (Rosso: 319).

www.SID.ir

Archive of SID

l'image qui y est attachée. Il me semble pourtant qu'avec un léger étoffement, il était possible ici de conserver la référence au modèle, ce qui aurait peut-être permis au lecteur français d'entrevoir ou de percevoir que cette voiture était quelque peu dévalorisée du fait de sa petite taille (si mon interprétation est correcte), et de se faire une image plus précise de l'automobile aux Etats-Unis. Ma suggestion serait la suivante: « Je lui fis au revoir de la main, puis regardai sa **minuscule Civic rouillée** s'éloigner et disparaître au coin de la rue ».

Je vais maintenant envisager le cas où le gommage va beaucoup plus loin.

2.1.2. Suppression du désignateur culturel

Le traducteur peut décider d'omettre le référent culturel s'il ne trouve pas de solution adaptée ou s'il juge que sa traduction produirait un effet autre que celui qu'il a dans l'original:

> *The dishes in front of him were now piled with food. He had never seen so many things he liked to eat on one table: roast beef, roast chicken, pork chops and lamb chops, sausages, bacon and steak, boiled potatoes, roast potatoes, chips,* ***Yorkshire pudding****, peas, carrots, gravy, ketchup and, for some strange reason, humbugs. (HPPS: 92 in Davies 2003: 80)*

> Les plats disposés sur la table débordaient de victuailles: roast-beef, poulet, côtelettes de porc et d'agneau, saucisses, lard, steaks, gratin, pommes de terre sautées, frites, légumes divers, sauces onctueuses, ketchup et, il ne savait pour quelle raison, des bonbons à la menthe. (HPES: 125 *in* Davies: *Ibid*.)

La référence au *Yorkshire pudding* disparaît, tandis que les *peas, carrots* deviennent simplement des « légumes divers ». Les omissions concernant les plats typiquement britanniques dans *Harry Potter* sont expliquées de la façon suivante par Eirlys E. Davies:

www.SID.ir

Archive of SID

> The purpose of such detailed lists of dishes would seem to be to conjure up a picture of plenty, and in particular to suggest that the feast included all the familiar and favourite foods that children might wish or expect on such an occasion. The foods omitted in the French version are ones that would not be recognizable at all to French children (Yorshire pudding) or would perhaps not strike French children as particularly festive or appetizing (potatoes and peas), and therefore would not contribute effectively to this overall impression, but might even detract from it. (Davies *Ibid*.: 80-81)

Il s'agit donc dans ce cas d'évaluer les effets respectifs du référent culturel dans les deux cultures en présence, afin de voir si leurs valeurs connotatives sont dans un rapport de similarité ou non, quitte à omettre le désignateur culturel si l'on estime que son poids ne serait pas le même dans le TA que dans le TD.

2.2. Acclimatation

La dernière stratégie consiste à remplacer le désignateur culturel du TD par un désignateur culturel de la langue-culture d'arrivée considéré comme « équivalent » du point de vue connotatif. La question est toujours de savoir si le contact avec la culture de l'Autre doit être direct et présenté de façon brute ou s'il faut que le traducteur, dans son rôle de négociateur interculturel, facilite l'accès au sens et privilégie un certain confort de lecture pour le public de la culture d'accueil. Le risque que présente ce saut culturel est bien sûr de brouiller le réseau onomastique et culturel du texte, par l'apparition d'une référence spécifique à la langue-culture d'arrivée dans la traduction. C'est une pratique que certains théoriciens rejettent, même si cette transformation peut se justifier lorsque c'est davantage la valeur symbolique qui importe que la valeur référentielle:

> *'Well, you see – both of these names, Mulholland and Temple, I not only seem to remember each one of them separately, so to speak, but somehow*

www.SID.ir

Archive of SID

> *or other, in some peculiar way, they both appear to be sort of connected together as well. As though they were both famous for the same sort of thing, if you see what I mean – like . . . well . . . like* ***Dempsey and Tunney****, for example, or Churchill and Roosevelt.' (Dahl 1979 [1960]: 148)*

Si Churchill et Roosevelt sont connus en France grâce à l'impact qu'ils ont eu au niveau international et ont pu être reportés dans la traduction, peu de Français sauront que Dempsey et Tunney sont deux boxeurs américains qui se sont livré des combats célèbres en 1926-1927. Un report pur et simple obligerait le lecteur à faire quelque recherche, comme j'ai d'ailleurs été amenée à le faire. Pour ménager son lecteur, la traductrice a décidé de transférer cette référence culturelle ponctuelle dans l'espace francophone:

> — Eh bien, voyez-vous, ces deux noms, Mulholland et Temple, non seulement je crois me souvenir de chacun d'eux séparément, mais, d'une certaine manière, je les vois comme liés l'un à l'autre par un trait d'union. Comme s'ils étaient tous les deux connus pour une même chose … je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire, comme… eh bien… comme **Nungesser** et **Coli** par exemple…ou Churchill et Roosevelt ! (Gaspar: 17-18)

Nungesser et Coli sont deux aviateurs qui ont disparu en tentant la traversée de l'Atlantique en 1927, ce qui en fait des contemporains de Dempsey et Tunney, et leur sort tragique les a liés de façon indissociable, ce qui correspond à la fonction occupée par les noms propres dans le TD. Toutefois, même en adaptant le texte à la culture du lecteur d'arrivée, le facteur diachronique peut venir opacifier l'énoncé ou modifier les connotations, car mes étudiants de 18-20 ans, à qui j'ai soumis cette traduction de 1962, sont restés perplexes devant ces deux noms, dont ils n'avaient jamais entendu parler, ou alors très vaguement pour Nungesser, en relation avec « le nom du stade de foot de Valenciennes » ! Mais peut-être

www.SID.ir

Archive of SID

que les noms de Dempsey et Tunney produiraient la même réaction chez des anglophones du même âge aujourd'hui. C'est là que pourrait intervenir une retraduction pour un public plus jeune, qui reconnaîtrait tout de suite l'idée de paire indissociable dans « Bonnie et Clyde » ou « Laurel et Hardy » par exemple, pour utiliser des désignateurs préservant l'homogénéité du réseau culturel du TD et accentuant l'universalisation du texte.

Il ne faudrait pas croire que cette stratégie concerne uniquement des désignateurs culturels comportant des éléments onomastiques. Elle peut aussi s'appliquer à des pratiques vues comme étant spécifiques d'une culture. Ainsi, Claude Romney (1984: 272-273) approuve les traducteurs d'*Alice au pays des merveilles* qui lui ont fait réciter ses leçons les bras croisés, alors que dans la version britannique elle le fait les mains croisées sur les genoux. De même, les connotations attachées au *tea* étant propres à la culture britannique, Claude Romney (*Ibid*.: 274) trouve plus normal que l'on adapte la traduction en parlant de « goûter » en français. L'exemple suivant montre que ce type d'acclimatation permet au lecteur de se sentir dans un univers plus familier, qui correspond davantage à son propre mode de fonctionnement:

> [Deux femmes, dont une naine, se font aborder en voiture par des individus au langage cru.]
> *I kept my eyes ahead of me and, ever so discreetly,* ***gave him the finger****. (Maupin: 30)*
>
> Sans cesser de regarder devant moi, **je le gratifiai** - oh, très discrètement ! **- d'une ébauche de bras d'honneur**. (Rosso: 46)

Aux Etats-Unis, le geste obscène consiste à brandir le majeur en repliant les autres doigts de la main (alors qu'en Grande-Bretagne, on utilise deux doigts, index et majeur). Le traducteur a décidé de remplacer ce geste par le très français « bras d'honneur », qui sera tout de suite reconnu par le lecteur français. Toutefois, le fait de parler simplement d'« ébauche » de bras

www.SID.ir

Archive of SID

d'honneur laisse penser que la narratrice n'a pas été jusqu'au bout de son action et qu'elle s'est arrêtée en mouvement. François Rosso a peut-être pensé que la référence au simple *finger* amenuisait la force de l'obscénité, ce qui n'est absolument pas le cas même si le geste se fait « très discrètement ». Aujourd'hui, on pourrait peut-être proposer de traduire par « faire un doigt d'honneur », étant donné que le contact répété avec les films américains a fini par montrer la valeur de ce geste, qui a même été adopté par certains en France. D'ailleurs, cette traduction influe sur la suite du passage:

> *"Ha ha … you see that? You see what that fuckin' midget did?"*
> "Cady." Renee cast me a desperate glance.
> « It's all right, » I said, still **flipping the bird**. "Stay cool." (Maupin: 30)
>
> — Ha, ha ! T'as vu ça ? T'as vu ce qu'elle a fait, la demi-portion ?
> — Cady ! (Renée me lança un regard désespéré.)
> — Ne t'en fais pas, lui dis-je, **du même ton désinvolte**. Reste calme. (Rosso: 46)

En fait, *flip the bird* est un synonyme de *give the finger*, et il ne s'agit pas du ton employé par le personnage mais bien du geste qu'elle fait. Si la première occurrence était traduite par « faire un doigt d'honneur », on pourrait poursuivre en disant: « Ne t'en fais pas, lui dis-je, le doigt toujours dressé ».

Si la traduction de François Rosso, inexacte, ne nuit pas à la compréhension générale du passage, elle ne donne pas à voir un élément caractéristique de la civilisation américaine, et les opposants à cette stratégie, tenants de l'ouverture à l'Autre, diront que cette pratique relève de l'ethnocentrisme et que cette conception « isole les cultures dans l'ignorance réciproque, au lieu de les confronter dans la claire révélation des différences, et de les rapprocher dans la tâche de constitution d'un humanisme planétaire » (Cordonnier 1995: 172). Cela dit, dans cette optique de décentrement, le traducteur, dans la position de l'anthropologue, ne peut que,

www.SID.ir

Archive of SID

selon les termes de Jean-Louis Cordonnier, « donner à voir la culture étrangère, mais il ne peut pas remplacer par la traduction le vécu historique et culturel de l'Autre » (Cordonnier *Ibid*.: 178).

Conclusion

En conclusion, on peut dire que chacune des deux grandes stratégies présentées (préservation de l'étrangéité et priorité au sens) a ses mérites respectifs. Elles peuvent être le reflet de considérations théoriques explicites ou non, et dépendre de l'optique que s'est fixée le traducteur ou de considérations éditoriales. Il semble en tout cas que de nombreux traducteurs aient recours tantôt à l'une, tantôt à l'autre, ce qui risque de créer une impression d'hétérogénéité et de désordre, qu'Antoine Berman ne manquerait pas de mettre au compte du syncrétisme typique, selon lui, de la traduction adaptatrice[1]. Toutefois, on peut aussi considérer que la diversité des solutions proposées est la trace visible d'une liberté de choix que le traducteur exerce selon les fonctions qu'il attribue aux désignateurs culturels utilisés au sein des énoncés individuels où ils figurent, chaque cas étant différent et demandant une analyse et une interprétation particulières. En outre, le facteur temps peut amener à réviser les jugements, tant au niveau de l'adéquation des traductions proposées que des options possibles, dans la mesure où les contacts répétés entre les cultures élargissent l'ouverture à l'Autre et offrent de nouvelles perspectives qui n'étaient pas forcément envisageables auparavant. La traduction peut justement refléter cette mise en contact, voire favoriser la rencontre linguistico-culturelle en participant à cette « éducation à l'étrangeté » prônée par Antoine Berman (1999 [1985]: 73), ce qui permettra peut-être, à terme, de réunir préservation de l'étrangéité et accès au sens.

1. […] l'adaptation revêt en général des formes plus discrètes, des formes *syncrétiques*, dans la mesure où le traducteur tantôt traduit « littéralement », tantôt traduit « librement », tantôt pastiche, tantôt adapte, etc. » (Berman 1999 [1985]: 38)

www.SID.ir

Archive of SID

BIBLIOGRAPHIE

Références

ANTOINE, Fabrice, « Lexiculturel, traduction et dictionnaires bilingues », in ANTOINE, Fabrice (Ed.) *Humour, Culture, Traduction(s),* Villeneuve d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 1999, pp. 11-18, Ateliers n° 19.

BALLARD, Michel, *Le nom propre en traduction: anglais↔français*, Gap, Paris, Ophrys, 2001.

BALLARD, Michel, *Versus: la version réfléchie: anglais-français. Vol. 1 Repérages et Paramètres*, Gap, Paris, Ophrys, 2003.

BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, Collection Tel, n° 252.

BERMAN, Antoine, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Gallimard, 1999 [1985], Collection L'ordre philosophique.

CORDONNIER, Jean-Louis, *Traduction et culture*, [Paris], Didier, 1995.

CORDONNIER, Jean-Louis, « Aspects culturels de la traduction: quelques notions clés », *Meta*, mars 2002, vol. XLVII, n° 1, pp. 38-50.

DAVIES, Eirlys E, « A Goblin or a Dirty Nose? The Treatment of Culture-Specific References in Translations of the Harry Potter Books », *The Translator*, 2003, vol. 9, n° 1, pp. 65-100.

ISRAEL, Fortunato, « La traduction littéraire: l'appropriation du texte », in LEDERER, Marianne et ISRAEL, Fortunato (eds) *La liberté en traduction*, Paris, Didier Érudition, 1991, pp. 17-41, Collection Traductologie, n° 7.

LADMIRAL, Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, [Paris], Gallimard, 1994 [1979], Collection Tel.

Longman Dictionary of English Language and Culture, Harlow, Addison Wesley Longman Limited, 1998 [1992].

MARTINET, André, *Fonction et dynamique des langues*, Paris, Armand Colin, 1989 [1981].

NEWMARK, Peter, *A Textbook of Translation*, Hemel Hempstead, Phoenix ELT, Prentice Hall Europe, 1995 [1988].

www.SID.ir

Archive of SID

NORD, Christiane, *Translating as a Purposeful Activity: Functionalist Approaches Explained*, Manchester,: St Jerome, 1997, Collection Translation Theories Explained.

ROBERT, Paul, *Le Petit Robert: Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1989 [1988].

ROMNEY, Claude, « Problèmes culturels de la traduction d'*Alice in Wonderland* en français », *Meta*, septembre 1984, vol. XXIX, n° 3, pp. 267-280.

SCHLEIERMACHER, Friedrich, *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersezens/Des différentes méthodes du traduire*, Traduction d'Antoine Berman, Paris, Seuil, 1999 [1985], Collection Essais.

Télé 7 Jours n° 2383 du 28/01/06 au 03/02/06.

Corpus

CRANE, Stephen, "The Bride Comes to Yellow Sky" [1896]/« La mariée arrive à Yellow Sky », in *Nouvelles américaines classiques/Classic American short stories*, Choix, traduction et notes par Pierre Morel, Paris, Presses Pocket, 1987, Collection Langues pour Tous.

DAHL, Roald, « The Landlady » (1960) in *Tales of the Unexpected*, Hardmondsworth, Penguin, 1979.

—, « La logeuse » in *Kiss Kiss*, traduit de l'anglais par Elisabeth Gaspar, Paris, Gallimard, 1978 [1962 pour la traduction], Collection Folio.

DREISER, Theodore, *Sister Carrie*, Harmondsworth, Penguin, 1994 [1900]

—, Oxford, OUP, 1991, Collection The World's Classics.

—, *Sister Carrie*, traduit de l'américain par Jeanne-Marie Santraud, Paris, Éditions Joëlle Losfeld, 1996.

FITZGERALD, F. Scott, *The Great Gatsby*, New York, Scribner (Simon & Schuster), 1995 [1925].

—, *Gatsby le Magnifique*, traduction par Victor Llona [1946], [Paris], Grasset, 1985.

—, *Gatsby le Magnifique*, traduction de Michel Viel, Lausanne, l'Age d'Homme, 1991.

www.SID.ir

Archive of SID

—, *Gatsby le Magnifique*, traduit de l'américain par Jacques Tournier [1996], Paris, Librairie Générale Française (Grasset, Livre de poche), 1997.

MAUPIN, Armistead, *Maybe the Moon*, New York, Harper Perennial, 1993 [1992].

—, *Maybe the Moon*, traduit de l'américain par François Rosso, Paris, Passage du Marais, 1999.

SPARK, Muriel, *The Bachelors*, Hardmondsworth, Penguin, 1963 [1960].

—, *Les célibataires*, traduit de l'anglais par Léo Dilé, Paris, Fayard, 1987.

www.SID.ir